

## LE GROS DE POING

*Paul Duchon, Contes populaires du Bourbonnais, p 67*

Il y avait une fois un homme et une femme qui ne pouvaient se consoler de n'avoir pas d'enfant.

Lorsqu'ils cassaient les noix ou qu'ils teillaient le chanvre, à la veillée, ils se disaient tous les deux : « Si encore nous avons un enfant pas plus gros que le poing, nous saurions à qui laisser notre bien ! Mais hélas ! nous n'en avons pas ! Ah ! que nous sommes à plaindre ! Que nous sommes malheureux ! »

Or, un jour que la femme était occupée à faire son pain, toutes ses poules entrèrent à la fois dans la cuisine, de sorte qu'elle ne pouvait aller et venir sans trébucher à chaque instant. Elle les chassa bien comme elle put, en faisant : « Hou ! Hou ! Hochch ! », mais les poules sortaient et rentraient

La femme s'impatienta : « Si encore, dit-elle, nous avons un enfant pas plus gros que le poing ! Il m'aiderait à renvoyer ces poules qui m'empêchent de faire mon pain ! »

Tout en parlant elle pétrissait un morceau de pâte dont elle fit un petit bonhomme qu'elle mit debout sur la huche en l'appuyant contre le mur. Ensuite elle le contempla longuement : « Si encore, disait-elle, nous avons un enfant pas plus gros que ça ! »

Elle poussa un grand soupir de chagrin, sortit dans la cour pour retourner du linge qui séchait au soleil, et revint tout songeuse à pas lents vers ses corbeilles de pain. Mais voilà

qu'au moment de franchir le seuil de sa cuisine elle est prise huit ou dix fois de suite de tels éternuements, sans reprendre haleine, qu'elle en resta toute éblouie.

Après quoi elle fut joliment étonnée de voir un petit bonhomme, pareil à celui qu'elle avait pétri et gros comme la main, qui trottait dans la maison, qui gambadait, qui riait et qui chantait toute espèce de chansons.

Elle lui demanda : « Qui es-tu ? » Il répondit :

Hé ! mère ! i su le Gros de Poing

Que te même as fait cou matin

Anvé l' épondèle dou pain.

Et armé d'une houssine il chassa les poules hors de la maison.

La bonne femme émerveillée lui dit alors de porter un petit pot de soupe à son père qui labourait, et elle faillit mourir de rire en le voyant trotter comme un rat sans interrompre un instant ses chansons.

On aurait cru entendre chanter un « grelet » dans la campagne.

Tout près d'arriver à son but il fut arrêté par un fossé plein d'eau et il appela : « Père ! Ho ! Père ! »

L'homme cessa de labourer, puis il regarda de tous les côtés pour savoir d'où venait la voix, mais il n'apercevait rien, quand Gros de Poing cria encore plus fort : « Père !hô ! père ! Vin don me souter ! »

L'homme ne sut que penser, tellement il fut étonné lorsqu'il aperçut le petit enfant, si petit, si petit; et il lui demanda: « Qui es-tu?» Celui-ci répondit:

Hé ! père, i su le Gros de Poing

Que manmère a fait cou matin

Anvé l' épondèle dou pain.

- Et d'où viens-tu? Et où vas-tu?

- « I vin de la maison t' anpourter la soupe que manmère t'envouye ».

Le père pris Gros de Poing sur sa main, le regarda de cent façons différentes et lui dit : « Va garder mes bœufs pendant que je mangerai».

Puis quand il eut fini son repas il voulut mettre Gros de Poing dans sa poche parce qu'il ne pouvait pas suivre la charrue; mais le petit s'écria: « Non, non! Marche mâ ! Pousse-me su le bôrd de ton tsapiau qu'i veye le pays!»

Le père le mit donc sur le bord de son chapeau. Il s'égaya beaucoup de ses propos et de ses réparties, et quand il rentra chez lui il se réjouit avec sa femme de ce que le Ciel avait comblé leurs vœux, en leur envoyant un enfant aussi fin qu'une belette et plus fai qu'un pinson.

A quelque temps de là il se rendit pour ses affaires à une foire très importante, et pour I' amuser et lui montrer la tête il emmena Gros de Poing toujours assis sur le bord de son chapeau, se promena ainsi dans la foule et finit par s'arrêter devant les tréteaux de certains bateleurs qui donnaient la comédie en plein vent Mais pendant que tout le monde était occupé à regarder les tours de force l'un des comédiens vola Gros de Poing pour gagner de I' argent en le faisant danser sur la corde. Et il le mit sur le bord de son chapeau.

Quand les saltimbanques eurent plié bagage et qu'ils eurent fait un petit morceau de chemin, Gros de Poing demanda à celui qui le portait sur son chapeau de descendre un instant pour une affaire qui ne souffre pas de délai. Le bateleur comprit et le posa par terre ; mais le rusé bonhomme se sauva dans ~n trou de taupes ; et, avant que l'autre eut le temps de revenir de sa surprise, il était déjà au fond du trou et se battait avec les taupes afin qu'on lui fit place. Les comédiens s'en allèrent bien désappointés.

Il était déjà nuit quand Gros de Poing sortit du fond de son souterrain et qu'il se mit en devoir de rentrer chez ses parents, par le chemin le plus court Errant par monts et par vaux, il en était venu à traverser une grande forêt, lorsqu'au plus épais du bois il entendit du bruit, eut peur, monta au sommet d'un « foyard » se dissimula peine dans tes branches.

Alors arrivèrent trois voleurs qui venaient dans la forêt partager un trésor qu'ils avaient dérobé.

Le chef des voleurs montra précisément l'arbre où était caché Gros de Poing. en disant à ses deux compagnons: « Asseyons-nous au pied de ce hêtre, et partageons ! »

Les compagnons approuvèrent le conseil ; et pendant que leur chef partageait le butin, ils parlèrent assez longuement, à voix haute, des exploits qu'ils venaient d'accomplir, des dangers qu'ils avaient courus, des ruses qu'ils avaient employées et des résultats fructueux de leurs opérations. Le maître-voleur étala par terre des pièces d'or et d'argent, des pierreries, et toutes sortes d'objets précieux, en fit trois parts et dit à ses deux camarades : « Voilà ta part ! Voilà ta part ! Et voici la mienne »

Chacun prit ce qui lui revenait.

A ce moment Gros de Poing, caché dans les feuilles et imitant la voix d'un des voleurs, se mit à dire en se tournant du côté du chef: « Et ma part? » Le maître-voleur crut que son compagnon réclamait encore le partage, de sorte qu'il entra dans une grande colère et qu'il le frappa brutalement

- Que réclames-tu, triste sire? Ne t'ai-je pas donné tout ce qui te revient ?

Celui-ci qui ne comprenait pas ce que cela voulait dire, et qui était mécontent de se voir ainsi frapper, répondit avec un tel emportement qu'ils en vinrent aux

coups; et le chef finit par dire : « Ah ! tu réclames ta part ! Eh ! bien ! tiens ! La voilà ! » Et il le frappa si fort qu'il le tua.

Aussitôt il procéda à un nouveau partage du trésor et dit au seul compagnon qui lui restât : « Tiens ! voilà ta part ! Et voici la mienne ! »

Chacun prit ce qui lui revenait A ce moment Gros de Poing, caché dans les feuilles et imitant la voix du compagnon, se mit à dire: « Et ma part? »

Le maître-voleur crut que son camarade réclamait à son tour contre le partage, de sorte qu'il entra dans une grande colère et le frappa encore plus brutalement que le premier :

«Ah! c'en est trop! » Et il le frappa si fort qu'il le tua

Puis il prit tout le trésor et dit : « Enfin ! voilà donc ma part ! » A ce moment, Gros de Poing s'écria, imitant successivement la voix des deux voleurs qui avaient été tués : « Et ma part ? Et ma part ? » Le maître-voleur, entendant parler des morts, fut tellement effrayé qu'il laissa là son trésor et se sauva de toute la vitesse de ses jambes.

Gros de Poing descendit de son arbre, cacha sous des feuilles le trésor qu'il ne pouvait emporter( de façon à venir le chercher plus tard avec son père), et, cela fait, il chercha son chemin pour retourner chez ses parents.

La nuit était très noire ; aussi, lorsqu'au milieu de la forêt il vit de loin briller une petite lumière, il se sentit tout joyeux, se dirigea de ce côté, et enfin, harrassé de fatigue, il arriva vers la maison qui était une loge de sabotier. Il frappa à la porte et demanda qu'on voulut bien le recueillir pour la nuit, disant qu'il était tout petit, qu'il ne tiendrait pas beaucoup de place, qu'il s'en irait le lendemain de grand matin, que si on ne lui ouvrait pas il serait peut-être mangé par les loups.

De l'intérieur de la maison on lui répondit qu'il allât se faire manger où il voudrait, et on éteignit la lumière.

Le petit bonhomme rusé, sans insister davantage, entra dans la cave par le soupirail, et une fois là, bien résolu à jouer une bonne farce au méchant sabotier, il se mit à taper sur les tonneaux avec un maillet pour lui faire peur. Et il tapait ! Pan ! pan ! pan ! Tant qu'il pouvait ! Et il riait !

Le sabotier se lève et descend à la cave, il en fait le tour, une lanterne à la main, mais il n'aperçoit rien d'extraordinaire car Gros de Poing s'était caché sous un « vâgnon ».

Le sabotier se recouche. Le tapage recommence : pan ! pan ! pan ! et pan ! pan ! pan !

Tous les gens de la maison se lèvent, tous descendent à la cave, armés jusqu'aux dents, l'un de la fourche, l'autre de la « gouyarde », un autre de la cuiller à sabots, un quatrième portant la lanterne. Ils font le tour de la cave sans rien apercevoir d'extraordinaire : Gros de Poing sous son cuvier, ne bougeait pas plus qu'une pierre. Eux partis, le voilà qui recommence de plus belle, pan ! pan ! pan ! à taper sur les tonneaux. Cette fois on courut au plus vite chercher le curé, pour chasser le diable hors de la cave.

Le curé arrive : il asperge, il bénit, il asperge.

- Sors, mauvaise bête, si tu viens de la part du Diable ! dit-il, et si tu viens de la part de Dieu, parle !

Le farceur s'était alors caché sous un tas de coquilles de noix.

Le curé va et vient dans la cave : il asperge, il bénit, il répète : « Si tu viens de la part de Dieu, parle ! »

A ce moment il monte sur la coquille de noix où Gros de Poing cachait sa tête, et comme ses souliers avaient amassé d'épaisses semelles de boue à travers champs, Gros de Poing et sa coquille entrèrent dans la boue et s'y incrustèrent de plus en plus, à chaque pas.

Le malheureux petit bonhomme se mit à crier tant qu'il put : « Cœuré, te m'écrases ; cœuré, te m'écrases ! »

Le curé entend ces cris venant de son pied ; il prend peur et se sauve, emportant, collés à la boue de son soulier, le Gros de Poing et sa coquille.

Et plus il courait et plus l'autre criait: « Cœuré, te m'écrases ; cœuré, te m'écrases ! »

Arrivé chez lui, le curé râcle ses semelles au cure-pieds fixé au mur, en dehors, près de la porte, et il rentre terrifié dans sa maison. La coquille de noix était tombée avec la boue au-dessous du cure-pieds, et Gros de Poing aussi, qui, à moitié mort de fatigue, entra dans le presbytère par la chatonnière de la porte, grimpa au fenil et s'étendit dans le foin avec délices.

Il s'endormit profondément; si profondément que, le matin, quand la servante du curé vint prendre du foin, pour donner à manger à la vache, il ne l'entendit pas.

La servante prit un plein tablier de fourrage et le mit au râtelier. La vache le mangea, mais Gros de Poing était dans ce foin, et la vache l'avalait.

Une fois dans la bouche de la bête, il fut si malmené qu'il se réveilla en sursaut et se sentit tomber au fond de la panse.

Alors il commença à appeler, à crier, à bramer : « Pu de foin ! i en ai prou ! Pu de foin ! »

Mais la vache continuait à manger, le foin continuait à tomber dans la panse, et le malheureux, qui avait grand peur d'étouffer là-dedans, continuait à crier : « Pu de foin ! i en ai prou ! Pu de foin ! »

Cette voix qui sortait du ventre de la vache effraya tellement la servante qu'elle courut en toute hâte vers le curé : « Monsieur le curé, cria-t-elle, notre vache qui parle! Sûrement c'est quelque mauvais sort qu'on lui aura jeté!»

Le curé vint donc vers la vache, écouta à son tour et entendit très clairement : « Pu de foin ! i en ai prou ! Pu de foin ! »

Il dit tout de suite qu'il fallait emmener la bête et la tuer. On l'emmena chez le boucher qui la tua, mais personne ne voulut manger de la vache qui avait un sort ; et le boucher jeta les quartiers de viande, les boyaux et les débris dans un champ.

Le loup qui passait justement à ce moment là mangea la panse et avala le Gros de Poing qui n'avait pas encore eu le temps d'en sortir. Pour le coup celui-ci fit un tapage épouvantable. Il criait : « Loup, t'as goulâ le Gros de Poing, t'es perdu ! » Et il tapait de tous les côtés dans le ventre du loup.

Le loup courut chez un de ses pareils, lui contant qu'il avait avalé le Gros de Poing qui lui donnait des coups dans le ventre, et déclara qu'il était perdu si on ne lui enseignait pas promptement un bon remède.

- Mon ami, répondit le compère, le remède le plus simple est encore le meilleur: mets-toi entre ces deux chênes qui sont tout près l'un de l'autre, tu te presseras les flancs et tu étoufferas ton ennemi».

Le loup goûta cet avis, se glissa entre les deux chênes, se mit au travail, et se pressa les flancs, et se tortura et se pressura tant qu'il put Grimpé dans le gosier de son persécuteur, le Gros de Poing le laissa faire à loisir. Enfin, à bout de forces le loup se retira de son étau et se sentit en si bel appétit qu'il songea sans tarder à dévorer quelques moutons.

Il rencontra un troupeau que la bergère avait laissé pour s'asseoir sous un arbre. La bonne aubaine ! Il se précipite le nez au vent

Mais quand il crut prendre un mouton, Gros de poing cria :

« Gaire le loup bredzière ! gaire le loup ! »

La bergère garda son troupeau et lança son chien qui força le loup à se sauver.

Et toutes les fois qu'il voulut manger soit une belle brebis, soit un mouton bien gras, soit un petit agneau, le même avertissement retentit : « Gaire le loup, bredzière ! gaire le loup! » .

Et toutes les fois il fut obligé de se sauver sans rien se mettre sous la dent. A la fin, il était affamé.

Alors Gros de Poing lui dit: «Ecoule! Laisse mâ les ouilles anvé ieû bredzières ! Vin don dan eune maison qu'i sai que si te voulô y veni te te soulerun tant! Ou z'y a dou lard feumâ plein la bassi ! »

Le loup répondit : « Allons-y, je meurs de faim ! » et il prit sa course le nez au vent.

Gros de Poing lui disait : « Prends cou tsemin, ique l'autre là ; tê ! où é que le maison là-bas ! »

Et l'autre allait au galop de ses quatre pattes parce qu'il se régalaît par avance avec le bon lard fumé ; tant et si bien qu'il arriva dans la maison. Dès qu'il fut entré Gros de Poing se mit à crier : « Père ! hô ! Père ! i su dans la courgnôle dou loup ! »

Car il l'avait amené dans la maison de ses parents.

Le père reconnu la voix, prit sa cognée, cassa les reins du loup et délivra Gros de Poing qui, après avoir embrassé ses parents, leur expliqua tout de suite où était le trésor que les voleurs avaient laissé dans la forêt.

Ils y allèrent et rapportèrent deux pleins sacs d'argent, d'or et de pierreries, si bien qu'ils furent riches jusqu'à leur mort.

*Conte recueilli : 1° Par M. Georges Forestier, de Saint-Gérand-le-Puy, qui le tient de la même source que la Bête Malebête et La Moitié de Jau ; 2° Par M. Frantz Duchon qui le tient de la même source que la Moitié de Jau ; 3° par M. Pierre Gras qui en 1863 dans son ouvrage sur le patois forézien l'a publié sous le titre de « Le Gros d'in Pion » et comme suite au conte « Le Plen Pougnet ».*

*L'analogie est complète avec le conte populaire allemand intitulé « Tom Pouce ». Quand à l'épisode des voleurs il rappelle un autre conte allemand des frères Grimm: « Le valeureux petit Tailleur ». la Veillée d'Auvergne, revue régionaliste, a publié un conte d'Ambert (Puy-de-Dôme) intitulé Planpougnis et qui est la version auvergnate de ce conte.*